



FRANCO ÉCOSSAISE



EDITORIAL

L'Ecosse au gré des consultations électorales.

Depuis le référendum sur l'indépendance (septembre 2014) qui, on s'en souvient, avait vu la victoire assez large des partisans du maintien dans le Royaume-Uni (plus de 10 points d'écart entre le Non et le Oui), les Écossais auront eu l'occasion de s'exprimer trois fois par les urnes. La première fois, le 7 mai 2015, lors du renouvellement de la Chambre des Communes arrivée à la fin de son mandat de cinq ans ; renouvellement qui a permis, on le sait, au Premier ministre conservateur David Cameron – seul son nom est écossais – de rester au pouvoir avec une majorité suffisante pour pouvoir gouverner seul. En Écosse, ce scrutin a vu le triomphe du parti national qui a remporté 56 sièges sur 59, ce qui a mis fin à l'hégémonie travailliste sur la représentation écossaise au parlement de Westminster. Il est clair que les partisans de l'indépendance, sept mois après le référendum, ont voté massivement pour le parti national alors que les électeurs unionistes, plus faiblement mobilisés, se sont dispersés sur les trois partis qui avaient recommandé le Non, sanctionnant plus particulièrement le parti travailliste (40 sièges perdus).

La seconde occasion s'est présentée un an plus tard (le 5 mai dernier) avec le renouvellement du parlement écossais, élu en mai 2011. On s'attendait à un nouveau triomphe du parti national SNP. De fait, il est arrivé largement en tête du scrutin et pourra continuer de dominer la scène politique écossaise pendant les cinq prochaines années. Toutefois, contrairement à ce que les sondages lui prédisaient, le SNP a manqué de deux sièges la majorité absolue au parlement perdant en tout six sièges par rapport au scrutin de 2011. Certes, grâce à l'élection de six députés Verts – qui ont fait campagne pour le Oui lors du référendum – les indépendantistes restent majoritaires. Il n'empêche que le gouvernement de Nicola Sturgeon n'aura plus tout à fait les mains libres, notamment en ce qui concerne le budget, alors que le nouvel accord fiscal conclu entre les deux gouvernements le 23 février 2016, accorde au parlement des pouvoirs accrus dans ce domaine. Notons également le retour en force du parti conservateur, dont on pouvait estimer qu'il était moribond en Écosse et qui, avec 31 députés (+ 16) devient la première force d'opposition au parlement, surclassant ainsi un parti travailliste très mal en point (24 sièges).

Le troisième scrutin, et de loin le plus important pour l'avenir du Royaume-Uni tout entier, est, bien entendu, le référendum du 23 juin sur le maintien ou non dans l'Union Européenne. Alors qu'il paraît impossible de faire le moindre pronostic concernant le résultat global, il semble qu'en Écosse, le Oui au maintien dans l'UE devrait, si l'on en croit les sondages, l'emporter assez facilement. Aussi, si le Brexit finit par prévaloir en Angleterre (83% de la population), on peut penser que l'Écosse, à la suite de son gouvernement, n'appréciera guère de se faire imposer un choix qu'elle n'aura pas fait. Par conséquent, l'enjeu de ce référendum va bien au-delà du maintien ou non du Royaume-Uni dans l'Union Européenne. L'avenir de cette construction originale qu'est le Royaume-Uni est également en balance.

Les vies romanesques de Jacques II,

Suite et fin

• **Dernier exil.**

Une chute aussi brutale - à peine six mois entre le procès des sept évêques et la fuite du roi ! - faisait figure, dans l'Europe monarchique du XVII^{ème} siècle, de révolution. Elle fut aussitôt désignée sous ce nom, avec l'épithète de Glorieuse, qui lui est restée dans les livres d'histoire britannique parce qu'elle s'était accomplie sans effusion de sang. En fait, et sans que les contemporains en aient sans doute pleinement conscience, elle ouvrait pour le pays une ère nouvelle, d'abord en rendant définitivement impossible toute tentative de rétablissement du catholicisme (il faudra attendre cent quarante et un ans pour que les catholiques retrouvent leurs droits civiques), ensuite en restreignant sévèrement le pouvoir politique du roi et en établissant de façon irréversible le principe de la liberté d'expression. La Glorieuse Révolution est, à l'égal de la Magna Carta de 1215, une des grandes dates fondatrices de la démocratie anglaise puis britannique ; et Jacques II, du même coup, prenait figure d'un des grands vaincus de cette histoire.

En fait, Jacques semble bien avoir cédé sans gloire à la panique, en décembre 1688, et son entourage l'a littéralement abandonné, à quelques exceptions près. Non moins surprenante est l'attitude de Louis XIV : lui qui n'avait jamais beaucoup aimé son cousin d'outre-Manche et qui n'avait cessé de le mettre en garde contre les dangers qui le menaçaient, l'accueillit, avec sa femme et son fils, avec une générosité et même un faste qui frappèrent de stupeur le reste de l'Europe. Il l'installa dans le château de Saint Germain-en-Laye - comme on le sait fort bien dans cette assistance -, où se reconstitua une cour en exil, à mesure que d'autres Anglais, Ecossais et Irlandais, pas tous catholiques d'ailleurs, traversaient la Manche pour rejoindre celui qu'ils considéraient comme leur seul souverain légitime. Ainsi commença pour le roi Stuart, une sixième vie : celle de l'exil, définitif cette fois.

Nous ne raconterons pas en détail les événements, au demeurant assez peu

nombreux, qui allaient jalonner cette existence à Saint-Germain. Jacques II se disait toujours roi d'Angleterre, et était reconnu comme tel par une partie de ses sujets, sans doute moins insignifiante qu'on ne l'a souvent dit ; mais il n'avait plus son dynamisme d'autrefois. La guerre s'étant enfin déclarée entre Louis XIV et Guillaume, devenu Guillaume III d'Angleterre, une expédition fut lancée en Irlande pour tenter de ramener Jacques à Londres par ce détour. Ce fut un désastre, et le roi déchu regagna Saint-Germain, « aussi insensible au mauvais état de ses affaires que si cela ne le concernait pas », au témoignage d'un contemporain qui le vit après son retour d'Irlande.

Désormais, une seule chose le préoccupe : son salut éternel et sa relation avec Dieu. Sa piété s'affirme de jour en jour. Le château de Saint-Germain est un foyer d'intrigues, où chacun affiche sa dévotion - comme d'ailleurs à Versailles, où règne Mme de Maintenon. Le jeune prince héritier est élevé dans le catholicisme le plus fervent. Le roi déchu rédige ses Mémoires, fait des pèlerinages, fréquente les austères moines de La Trappe. Il remercie Dieu de ses malheurs, qui l'aident à expier les péchés de sa vie passée.

Et c'est ainsi qu'il meurt, à l'âge de soixante-huit ans, le 16 septembre 1701, six mois avant Guillaume d'Orange. Louis XIV, toujours fidèle, reconnaît le jeune Jacques III comme roi d'Angleterre, mais la restauration des Stuarts sur le trône de Westminster n'aura jamais lieu. Sic transit ...

Le corps de Jacques fut, selon la coutume d'alors, embaumé et inhumé au couvent des Bénédictins anglais du Faubourg Saint-Jacques à Paris, où son tombeau fut détruit en 1793 pendant la Révolution française. Diverses parties de son corps furent déposées en divers lieux - entre autres, le cerveau dans la chapelle du Collège des Ecossais. Le monument qui l'abritait se voit encore, dépouillé de ses ornements pendant la Révolution. Une autre partie du corps fut enterrée sans aucun faste dans l'église paroissiale de Saint-Germain, où

elle fut rejointe plus tard par le corps de Marie-Béatrice. Au XIX^{ème} siècle, le roi Georges IV et la reine Victoria, pourtant issus du sang des Hanovre et de très lointaine parenté avec les Stuarts, éprouvèrent un intérêt et une vague sympathie, assez romantique – Walter Scott et la mode de l'Ecosse aidant – pour la dynastie disparue. Georges IV décida de faire élever un monument pour abriter les deux urnes retrouvées par hasard à l'occasion des travaux de reconstruction de l'église, mais c'est Victoria qui fit réaliser le mausolée néo-classique, inauguré en 1843. Ce monument vient d'être restauré par la municipalité de Saint-Germain, avec l'aide financière de la Fondation Catholique Ecossoise. Seule une plaque à l'extérieur du bâtiment rappelle que Jacques II d'Angleterre était aussi Jacques VII d'Ecosse.



Ainsi se terminèrent, dans l'exil français, les six vies romanesques du dernier roi Stuart. Peu s'en fallut qu'il n'eût encore une autre destinée, posthume celle-là, celle d'un saint de paradis. Après sa mort, des miracles se produisirent qui lui furent attribués, et une procédure de béatification fut même envisagée ; mais la cour de Rome ne s'y intéressa pas, et il n'y eut jamais, malgré sa piété, de « saint Jacques II ».

Comment conclure sur cette existence si atypique ? Les vertus de l'homme privé Jacques II sont, sans aucun doute, plus évidentes dans les dernières années de sa vie que dans sa jeunesse. Evidente aussi, sa réelle tolérance religieuse, car même à St-Germain, il eut toujours à cœur de laisser ses sujets protestants libres de pratiquer leur religion, ce qui n'allait pas de soi dans la France d'après la révocation de l'Edit de Nantes ! Quant à son imprudence dans son comportement de roi d'Angleterre, elle ne peut être niée : Louis XIV lui-même la lui reprochait et le mettait en garde, en vain.

Le seul point qui reste, en définitive, sujet à discussion, est celui-ci : fut-il, en germe, un tyran prêt à violer les lois de son royaume pour établir un régime absolutiste à la française, comme la majorité des Anglais l'a cru et comme le pensent encore beaucoup d'historiens ? Nous laisserons cette question en suspens. Mais, quoiqu'il en soit, le maître-mot de cette destinée est l'échec, politique et religieux. Et, sur ce point, l'image traditionnelle de Jacques II, le roi fugitif, ne peut être contredite.*

Michel Duchein.

* Larges extraits d'une conférence prononcée au Collège des Ecossois, le 14 octobre 2015.

Walter Scott et l'Union

Le thème de l'union, et son revers, la désunion entre l'Angleterre et l'Écosse, figure au cœur des préoccupations personnelles de Scott. Lui-même se considérait comme doublement patriote, patriote écossais et patriote britannique. Écossais d'abord, comme il le dit dans l'autobiographie qu'il commença

de rédiger en 1809, sans la poursuivre.

*Every Scottishman has a pedigree.
It is a national prerogative, as unalienable
as his pride and his poverty.*

*Chaque Ecossois a un pédigrée.
C'est une prérogative nationale, aussi inaliénable
que son orgueil et sa pauvreté.*



Walter Scott

L'appartenance à l'Écosse constitue donc une forme de noblesse, dont il y a lieu d'être fier, la pauvreté en fait partie, elle indique l'honnêteté, un mode de vie austère, une absence d'ostentation qui dégrade l'orgueil en vanité. Scott sous-entend-il que les Anglais constituent un ensemble cosmopolite, moins attaché aux traditions, amateurs de futilité et faisant de la richesse une vertu ? Pourtant il se considérait comme un citoyen du Royaume uni, avait des amis en Angleterre, et des lecteurs. C'était aussi un Européen. Époux d'une Française, il connaissait le latin, le français, l'allemand, l'italien, l'espagnol, possédait une grande culture littéraire et historique, mais revenait toujours à sa fierté d'être un Écossais. Il a publié un recueil de ballades populaires transcrites directement de sources vivantes, ainsi qu'une œuvre poétique et dramatique presque entièrement consacrée à l'histoire de l'Écosse.

Il connaissait les obstacles et la difficulté qu'il y avait à superposer ou fusionner ses deux attachements, ses deux allégeances, on le sent à la fois tourmenté intérieurement et extérieurement démonstratif. Cela commença avec la Révolution française, dont il fut un ennemi déclaré, militant, car, malgré son infirmité il obtint un poste dans la milice et donna des leçons d'équitation aux recrues. Pendant les guerres napoléoniennes il suivait les

nouvelles au jour le jour et c'est lui qui conseilla au gouvernement de nommer Arthur Wellesley, futur duc de Wellington, à un poste important. Il se rendit souvent en Angleterre, il fréquenta le Prince Régent, futur Georges IV, à qui il doit son titre de baronet, et il organisa la visite et la parade du roi à Édimbourg en 1822, après lui avoir conseillé de porter un kilt. L'Écosse honorait Georges IV en le recevant avec faste, et ce dernier honorait l'Écosse en portant le vêtement national, geste d'autant plus significatif que le port de cette jupe pittoresque avait été interdit par le gouvernement de Londres après la bataille de Culloden. L'interdiction n'a pas toujours été respectée ni appliquée, et elle fut abrogée en 1782. Cette interdiction avait eu l'effet de faire du kilt, ainsi que des tartans, du plaid et autres accessoires vestimentaires les emblèmes de l'Écosse et de sa singularité au sein de la Grande-Bretagne.



George IV en costume écossais

Scott publia en 1828 une Histoire de l'Écosse curieusement intitulée *Tales of a Grandfather, Contes d'un grand-père*, dédiée à son petit-fils John Hugh Lockhart. Dans les chapitres qui traitent du Moyen-Âge l'auteur confond souvent la légende avec la réalité. Mais quand il aborde la question de l'Union réalisée ou imposée

en 1707, il serre la vérité de près, et livre sur les événements des commentaires qui permettent de comprendre la façon dont elle a été vécue par les habitants des deux pays. Il régnait entre les deux peuples une inimitié ancienne, enracinée dans les mentalités collectives, de sorte qu'au début du XVIII^{ème} siècle, les deux peuples semblaient ne pas pouvoir s'entendre, bien qu'il y ait eu en Écosse et depuis le Moyen Âge un parti pro-anglais. Un parti anti-anglais lui faisant face, le tout constituait

une source de conflits, d'autant que les anglophiles passaient pour être guidés par l'intérêt plus que par un idéal de paix et d'harmonie insulaire. Le récit des événements commence par le chapitre où il est question de la désastreuse expédition dite de Darién, car cet épisode illustre les rapports qui existaient entre l'Angleterre et l'Écosse à la fin du XVII^e siècle. De plus la crise financière qui a résulté de cet épisode malheureux a pesé dans le basculement qui s'est produit en 1707.

L'affaire de Darién.

Un Écossais du nom de William Paterson (1658-1719), qui fut artisan tailleur, négociant, banquier, boucanier, homme d'affaires, eut l'idée en 1692, d'aller fonder un comptoir commercial dans la partie la plus étroite de l'isthme appelé aujourd'hui l'Isthme de Panama, mais qui portait alors le nom de Darién. Cet endroit fut choisi parce qu'il permettait de faire du commerce avec la Chine et le Japon d'un côté, avec l'Europe de l'autre. Paterson voulait faire de cette expédition une entreprise essentiellement écossaise. Jusque-là la colonisation britannique en Amérique se faisait sous la direction du gouvernement et des établissements financiers d'Angleterre, les Écossais n'y étant associés qu'à titre individuel. L'initiative de Paterson créa en Écosse un enthousiasme périlleux. Poussés par l'orgueil de participer à une initiative ambitieuse et indépendante de leur puissant voisin, les Écossais s'entichèrent de ce projet, les uns en abandonnant leurs possessions pour aller s'installer dans le nouvel Eldorado, les autres en investissant le peu d'argent qu'ils avaient dans cette affaire, espérant en tirer des dividendes qui mettraient fin à leur pauvreté. Scott dit, avec peut-être un peu d'exagération, que les jeunes filles échangeaient l'argent de leur dot contre des bons de participation et que les petits propriétaires vendaient tous leurs biens pour en acheter. Paterson fit croire que le sous-sol de l'Amérique centrale contenait autant d'or que le Pérou. Il le croyait peut-être lui-même. Il ne comptait pas seulement sur les spéculateurs écossais, il obtint des participations de détenteurs de capitaux en Angleterre, en Hollande, en Allemagne, notamment à Hambourg, ou du moins des promesses. Ce projet inquiéta le gouvernement de Londres, le Parlement, et le roi Guillaume III. Ils ne restèrent pas insensibles aux pressions exercées par les corporations qui possédaient un monopole sur le commerce international et redoutaient la concurrence. Scott qualifie cette attitude de *jealowsy of trade*. Le roi lui-même intervint pour contrarier le projet. Il eut quelques difficultés à convaincre les banquiers de Hambourg, mais il finit par se les concilier, en usant de menaces enveloppées dans le langage diplomatique. Il obtint un succès plus rapide aux Pays-Bas, car bien que roi d'Angleterre, et seul roi depuis la mort de Marie II en 1694, il restait Stathouder de Hollande sous le nom de Guillaume d'Orange-Nassau. Paterson et ses associés furent privés d'une grande partie des capitaux attendus, mais ces déconvenues n'empêchèrent pas l'expédition. La suite est tragique. Le climat, les maladies, l'absence de ressources eurent pour effet d'effacer du monde un grand nombre de colons, et le plus lamentable fut l'interdiction ordonnée aux autorités anglaises, présentes dans les îles des Caraïbes, d'intervenir pour aider les colons, et les considérer comme ayant illégalement occupé le territoire où ils se trouvaient. Il ne resta bientôt plus rien des installations, sinon quelques bâtiments où les survivants menèrent un combat désespéré contre les assaillants espagnols venus les attaquer. Les uns furent tués, les autres faits prisonniers. Le roi traitait les colons écossais comme s'ils étaient coupables de sécession. En réalité c'est lui qui avait fait sécession, en refusant de secourir ses sujets.

Comme cela lui arrive souvent, Scott se livre sur ce sujet à un commentaire de nature ethnologique. Il décrit le tempérament écossais comme contenant une contradiction. Individuellement, dit Scott, ses compatriotes sont prudents, austères, mesurés, mais collectivement téméraires, aventureux, contrairement aux Anglais, précautionneux en politique mais de mœurs relâchées dans leur vie privée. Scott trouve quelques excuses à Guillaume III, au nom de la raison d'État et des relations diplomatiques entretenues avec l'Espagne à ce moment-là. Peu de temps avant sa mort accidentelle en 1701, Guillaume songea, comme son ancêtre Jacques I^{er}, à proposer une union constitutionnelle entre ses deux royaumes, afin d'éviter un désastre aussi lamentable que celui qui venait d'avoir lieu et auquel il avait pris part. Cela paraît surprenant, mais l'idée est que si l'Écosse et l'Angleterre avaient formé un seul royaume et que l'expédition eût été placée sous commandement anglais, les Écossais étant relégués à des rangs subalternes, elle aurait bénéficié d'une aide efficace de la part de l'État. L'idée d'Union était dans l'air, mais elle n'aurait pas pour conséquence de mettre fin à l'hégémonie de l'Angleterre. L'affaire de Darién constitua un rouage de plus dans la mécanique qui conduisit à l'Union, pour des raisons imprévues. L'Écosse avait souffert dans sa chair, et les dégâts financiers étaient considérables. Beaucoup d'habitants restés sur place avaient tout perdu. La ruine des particuliers entraînait celle des finances publiques.

Après la mort de Guillaume, la reine Anne et son ministre Godolphin virent là un moyen d'obtenir des Écossais, du moins de ceux qui disposaient d'un certain pouvoir, l'abandon au moins partiel de leur autonomie, et l'acceptation de ce traité d'union finalement acquise en 1707. D'où l'idée humiliante que l'Écosse avait été achetée par les Anglais, avec l'intention de l'exploiter comme on tire profit d'une

propriété. Les personnages qui avaient servi d'intermédiaires entre le peuple écossais et le gouvernement de Londres furent considérés comme des traîtres et des concussionnaires. Il n'y avait pas de referendum en ce temps-là. Si la population avait été consultée elle n'aurait sans doute pas accepté la décision avec enthousiasme. Scott le laisse entendre, bien qu'unioniste lui-même.

Scott ne s'est pas étendu sur les aspects financiers de la question, il s'est appesanti sur les violences, les complots, les émeutes, qui ont précédé et suivi la dissolution du parlement. En 1828 il se souvient de tout ce qu'il a écrit précédemment sur l'union et la désunion des deux royaumes, l'un des deux étant dominé par l'autre selon des lois non écrites, mais dues aux réalités matérielles, économiques ou ethniques. Il décrit le processus qui a conduit au traité d'Union, dont on se demande comment on a pu y arriver, alors que les oppositions étaient fortes, d'un côté comme de l'autre. En Angleterre, les firmes commerciales continuaient à vouloir conserver leurs monopoles et se méfiaient des Écossais. En Écosse, les opposants étaient nombreux, et s'ils avaient des motivations différentes, ils formaient ensemble un front du refus allant jusqu'à des menaces de guerre et de sécession. On savait que le reine Anne n'aurait pas de postérité et que l'électrice Sophie de Hanovre était désignée pour lui succéder. Comme cette dernière est morte en 1714, deux mois avant Anne, c'est son fils Georges qui monta sur le trône d'Angleterre, ce qui revenait au même et scellait l'exclusion de la branche des Stuarts pour cause de catholicisme. C'est ce que voulaient éviter les jacobites, et cela les incitait à rallier la cause des indépendantistes. De leur côté les successeurs des caméroniens, qui s'étaient soulevés du temps de Charles II contre l'intrusion de l'église anglicane, craignaient le retour de celle-ci comme conséquence de la fusion des deux royaumes. L'échec

de Darién avait accentué le ressentiment envers l'Angleterre, et ceux qui rêvaient à nouveau d'expéditions coloniales et de conquête de marchés pensaient que l'Union renforcerait l'hégémonie de l'Angleterre. C'est surtout le peuple qui dans son ensemble refusait la perte de l'indépendance. Il y eut un peu partout, à Édimbourg particulièrement, des manifestations de rue et des émeutes, avant et après la signature du traité. Au Parlement, un parti se forma, *The Country Party*, le parti du pays, pour défendre les droits de l'Écosse, avec l'intention de continuer le combat même après l'éventuelle signature du traité. Pendant ce temps les discussions continuaient à Londres entre les représentants des deux pays, ceux d'Écosse ayant été désignés par le pouvoir royal, non par le Parlement d'Édimbourg. Ces délégués réussirent à arracher des concessions dans le domaine commercial, et ils obtinrent l'assurance que leur seraient versées 360.000 livres pour compenser les pertes subies en Amérique. Scott mentionne dans une phrase en forme de litote ironique les *gratuities for the members of Parliament who might be inclined to sell their votes*. Le Parlement écossais, pourtant promis à la dissolution, donna son accord, et l'un de ses membres tira la conclusion suivante : « *We were bought and sold* ». Ce qui ressort du récit de Scott est qu'une majorité du peuple écossais a ressenti le traité d'Union comme une annexion de leur pays par l'Angleterre, non comme une fusion dans un nouvel ensemble qui ne semblait avoir aucune consistance historique ou géographique. Cette annexion fut accomplie en douceur, non par une invasion militaire comme celle qu'avait tentée Édouard I^{er} à la fin du XIII^{ème} siècle. Mais la douceur était synonyme de ruse, de manœuvres en partie secrètes, de corruption, et d'aides financières ne profitant qu'à des privilégiés. Il y a dans toute cette affaire un aspect décevant et douloureux, sur

lequel Scott s'appesantit, à savoir que du côté anglais, le traité d'Union n'a en rien atténué la méfiance et même l'aversion à l'égard des Écossais, surtout quand les habitants du sud se dirent victimes d'une intrusion, en voyant déferler des milliers d'Écossais, poussés par la misère et venus chercher des moyens d'existence qu'ils ne trouvaient pas chez eux.

Quiconque ne connaît pas bien les œuvres et la personnalité de Scott pourrait s'étonner de la phrase, adressée à son petit-fils, qui termine le chapitre :

And yet, my dear child, it was from this state of things that the healing measure of an incorporating union finally took its rise.

Et cependant, mon cher enfant, c'est de cet état de chose que fut prise finalement la mesure apaisante de l'Union pour ne faire qu'un seul corps.



Blason royal après l'Union

Le verbe *heal*, utilisé par Scott, qui signifie *guérir* et *cicatriser*, s'emploie souvent pour une plaie, une blessure. Dans sa vie comme dans son œuvre, il a toujours ressenti en lui à la fois la blessure et la guérison.

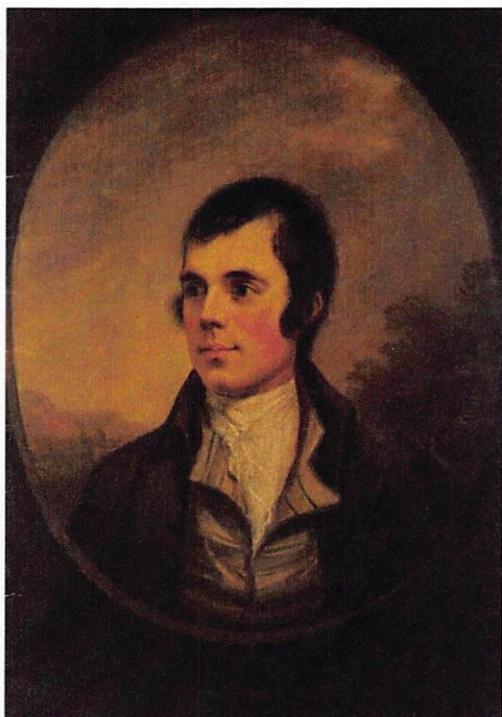
1^{ère} partie d'une conférence prononcée au Collège des Écossais en novembre 2015

Henri Sureau

Robert BURNS Scotland's National Bard

Chantre de l'Ecosse profonde et de son glorieux passé mais aussi homme du Siècle des Lumières

La personnalité complexe de Robert Burns est apparemment paradoxale. La présentation de quelques-unes de ses multiples facettes permettra peut-être de mieux comprendre l'homme et le poète. Une biographie succincte sera la toile de fond nécessaire à cette tentative.



Portrait de Burns par Alexander Nasmyth

Le très célèbre portrait de Robert Burns peint par Alexander Nasmyth en 1787 représente Burns à 28 ans.. Comme vous pouvez le constater, il était séduisant et distingué. Nasmyth (1758-1840) avait un an de plus que Burns et fut un de ses amis intimes ; tous deux partageaient les mêmes convictions, les mêmes idées libérales. De plus, un

autre lien les unissait. Nasmyth avait été l'élève du peintre Allan Ramsay qui était le fils du poète Allan Ramsay pour qui Burns avait une grande admiration comme nous le verrons plus tard.

Robert Burns est né en 1759 et mort en 1796, à 37 ans. C'est donc un homme de la seconde moitié du Siècle des Lumières, du *Scottish Enlightenment*. A Edimbourg, centre de la vie culturelle écossaise, comme partout en Europe, bouillonnaient les idées nouvelles. Lorsque Burns naquit, à peine treize années s'étaient écoulées depuis la terrible défaite de Culloden en 1746, où l'Ecosse perdit définitivement son indépendance. Après Culloden, les Ecossais avaient subi maintes brimades et maintes humiliations de la part de leurs vainqueurs Les Anglais avaient tenté de faire disparaître leur identité en interdisant tout ce qui exprimait leur culture traditionnelle. Face à cette situation, deux options s'offraient aux intellectuels et à l'aristocratie, soit accepter l'anglicisation par conviction ou par opportunisme, soit résister à cette anglicisation et essayer de préserver l'identité de l'Ecosse, sa langue et ses traditions.

Le centre de la vie culturelle de la Grande-Bretagne était alors Londres et beaucoup d'intellectuels écossais, James Boswell, Adam Smith, David Hume et bien d'autres, étaient partis dans le sud, vivaient à Londres,

écrivait en anglais et même prenaient des cours d'élocution pour perdre leur accent écossais ! Pour Robert Burns, le problème du choix ne se posait pas. Intellectuellement, c'était un homme du Siècle des Lumières et ses engagements le prouvent amplement mais il n'était pas question, pour autant, de renier son identité écossaise. Son cœur était écossais et il était profondément attaché au passé, à l'histoire et aux traditions de son pays. Son œuvre poétique exprime parfaitement cette dichotomie. Il puisait son inspiration aux sources mêmes de l'identité écossaise. La majeure partie de son œuvre poétique est écrite dans sa langue natale, l'écossais des Basses Terres, le *lallans*. C'est une langue expressive, savoureuse, en harmonie parfaite avec la musique traditionnelle écossaise ; c'est la langue qu'il parle chez lui avec les siens et il n'en a pas honte. Ce qui ne l'empêche pas d'être parfaitement bilingue. Il a écrit aussi de nombreux poèmes en anglais classique ; ce sont en général les poèmes où la pensée l'emporte sur la passion et le lyrisme. Le critique Edwin Muir, a bien analysé ce phénomène lorsqu'il écrit « Les Écossais sentent dans une langue et pensent dans une autre ; leurs émotions se tournent vers la langue écossaise avec toutes ses associations locales et sentimentales et leur esprit vers un anglais standard presque vide d'associations. » Ce n'est évidemment pas aussi simple que cela, mais il y a, sans aucun doute, une part de vérité. C'est pourquoi la personnalité de Robert Burns peut paraître paradoxale. En effet, adhérer aux idées nouvelles et évoquer avec nostalgie l'épopée jacobite, par exemple, semble difficilement compatible. Et pourtant, pour Burns, il n'y avait pas de contradiction. Il

avait une pensée totalement libre et indépendante qu'il est impossible d'enfermer dans des catégories. Il était, avant tout, fidèle à lui-même et à son pays. Pour les Écossais, Burns est plus qu'un poète, c'est un mythe. C'est pour cela qu'il est *Scotland's National Bard*. Il fut et reste la voix de l'Écosse profonde, son chantre. Robert Burns était de souche paysanne aussi bien par sa mère que par son père, tous deux enfants de fermiers. Son père, William Burness, d'abord jardinier, avait acquis un lopin de terre à Alloway pour être indépendant et s'y était installé comme maraîcher. Il y avait bâti une petite chaumière puis, à 37 ans, épousa Agnès Brown qui en avait 24. Et c'est dans cette chaumière que naquit, le 25 janvier 1759, Robert, leur premier enfant. Burns gardera toujours de l'affection pour cette chaumière qu'il appelait "*The auld clay biggin*", la vieille maisonnette en torchis. Quelques jours après sa naissance, une tempête en endommagea le toit et Agnès dut se réfugier chez des voisins avec son nouveau-né. La vie était rude à Alloway, il fallait travailler dur mais la famille n'était pas dans le dénuement et vivait en harmonie. Et, somme toute, Burns n'eut pas une enfance malheureuse. La famille se composait alors de 7 personnes : les parents, 4 enfants et une cousine, Betty, veuve sans ressources, qui aidait aux travaux ménagers en échange du gîte et du couvert. On imagine que vivre à 7 dans cette petite chaumière ne devait pas être facile, mais c'était le lot de la plupart des gens à l'époque. Le père, comme pas mal de paysans écossais d'alors, n'était pas illettré. Loin s'en faut. Il avait un très grand respect pour le savoir et lisait beaucoup lui-même. Chez les Burns, on n'était pas riche mais

il y avait quelques livres. Bien sûr, seuls le père et ses deux fils avaient accès à la lecture. Les femmes de paysans d'alors n'avaient qu'une culture orale. Robert et son frère Gilbert fréquentèrent d'abord la petite école d'Alloway, mais le maître d'école, ne pouvant plus subsister avec les maigres ressources fournies par les parents ferma l'école. Alors, William Burns et quatre autres fermiers se regroupèrent pour engager un précepteur pour leurs enfants, ou plus précisément pour leurs fils. C'est ainsi que John Murdoch, jeune homme de dix-huit ans, fut engagé et s'occupa des enfants pendant 3 ans. Ainsi, Robert, enfant intelligent, sensible et doué d'une excellente mémoire reçut dans sa campagne une éducation solide et très éclectique.

Trois influences façonnèrent sa personnalité. Tout d'abord sa mère et Betty, la cousine de celle-ci. Dès son plus jeune âge, il fut bercé par les chansons que chantaient ces deux femmes en travaillant comme c'était la coutume. Elles avaient un très riche répertoire et les mélodies de ces chansons ont accompagné le poète toute sa vie. Betty était de plus une excellente conteuse et ses histoires peuplées de fantômes, de diables et de sorcières ont nourri l'imagination du jeune Robert. Tam o'Shanter en est le plus bel exemple. La seconde influence fut celle de son père, presbytérien rigoureux qui lisait la Bible, certes, mais aussi des livres de connaissances générales, de géographie ou d'astronomie par exemple. Il lui donna le goût de la lecture. Dès l'âge de 11/12ans, Robert lisait des ouvrages qui rebutteraient bien des adultes aujourd'hui. Comme les travaux des champs ne laissaient guère de loisirs, Robert lisait, dit-on, pendant les repas.

La troisième influence fut celle de John Murdoch, le précepteur qui, par la suite, devint un ami. Il lui apprit l'anglais, des rudiments de latin et de français, de bonnes notions en mathématiques et en géographie et surtout lui fit découvrir la littérature. Burns connaissait bien la littérature anglaise (Shakespeare, Milton, Dryden, Thomson, par exemple) et très bien la littérature écossaise des 15^{ème}, 16^{ème} et 17^{ème} siècles.

Voici, par exemple, quelques œuvres que Burns lut très tôt : Pamela de Richardson, Le Voyage Sentimental de Laurence Sterne, l'Homère de Pope, l'Ossian de Macpherson, le Sir William Wallace de Blind Harry qui fit naître en lui, disait-il, le sentiment patriotique. Burns avait donc des connaissances dans bien des domaines. Il n'était pas gentilhomme, certes, mais avait, malgré tout, la culture de ce qu'on appelait un honnête homme.

De 1777 à 1784, la famille Burns qui avait quitté Alloway exploita la ferme de Lochlea. Trois autres enfants y naquirent. La famille comprenait désormais 7 enfants dont Robert était l'aîné. Il avait maintenant 18 ans. Son esprit d'indépendance et son anticonformisme s'affirmaient. Ses rapports avec son père devinrent conflictuels, surtout lorsqu'il osa braver l'interdiction de ce dernier en s'inscrivant à un cours de danses traditionnelles, distraction futile et hautement condamnée par *The Kirk*, l'Eglise Presbytérienne ! Les sept années passées à Lochlea furent cruciales pour lui. La ferme de Lochlea était proche de Tarbolton, petit bourg animé où Robert se fit de nombreux amis. En 1780, à 21 ans, il participa à la création du Bachelors' Club, (le

club des Célibataires) ; il en rédigea les statuts et en fut le premier président. Ce club comprenait 16 membres qui se réunissaient une fois par mois pour débattre, selon les statuts, d'un sujet « avec franchise, honnêteté, courtoisie et une certaine prudence vis-à-vis de la religion. » Le *Bachelors' Club* était comparable aux *debating societies* des universités, très en vogue à l'époque. L'année suivante eut lieu un évènement capital. Sur sa demande, Robert Burns devint franc-maçon. Il fut initié au 1^{er} degré, c'est-à-dire comme apprenti, dans la loge St David de Tarbolton, la loge 174. C'était le 4 juillet 1781, date symbolique, bien sûr, liée à l'Indépendance américaine et à la Déclaration des Droits de l'Homme.. Dès le mois d'octobre il était compagnon. Il gravit très vite les degrés de l'Ordre. Une scission ayant eu lieu dans la loge St David, il devint membre de la loge St James, la loge dissidente 178, et en 1784 il en était le *Depute Master*. Il n'avait que 25 ans. Le *Depute Master*, terme écossais, est le second des trois premiers officiers d'une loge. Il remplit la fonction de Maître quand ce dernier est absent, et Burns fut pratiquement le Maître de la Loge de Tarbolton. Robert Burns resta fidèle à la Franc-Maçonnerie toute sa vie et participa activement aux réunions jusqu'à sa mort. A partir de 1791, lorsqu'il vécut à Dumfries, il fut le *Depute Warden* de la loge St Andrews de Dumfries, la loge 179.

Les raisons qui l'incitèrent à devenir franc-maçon sont multiples. Ce n'était certainement pas par calcul mais par conviction.. C'était dans l'air du temps. Le 18^{ème} siècle fut l'âge d'or de la Franc-Maçonnerie, des idées nouvelles et des révolutions. Il faut également souligner qu'il n'y avait alors

aucune incompatibilité entre l'Eglise et la Franc-Maçonnerie. La plupart des prélats étaient francs-maçons. Les petites loges locales, comme celles de Tarbolton, avaient, avant tout, une mission philanthropique. Il y régnait une grande solidarité. Etant donné la situation précaire de sa famille, Burns savait qu'il obtiendrait, en cas de besoin, un soutien de ses frères maçons. D'autre part, c'était pour lui le moyen d'échanger des idées avec des gens qui étaient intellectuellement ses pairs, même si socialement il n'était pas **leur** pair. On disait que « *Masonry was a solvent of class-distinction* », c'est-à-dire que : La Franc-Maçonnerie faisait tomber les barrières sociales. C'était vrai à l'intérieur des loges, mais, à l'extérieur, la hiérarchie subsistait et nombreuses furent les blessures d'amour-propre ressenties par Burns. Toutefois, grâce à la Franc-Maçonnerie, il put rencontrer des gens éminents, des aristocrates, des intellectuels, les fréquenter et s'en faire des amis. On peut citer Henry Erskine, le Doyen de la faculté de Droit, The Earl of Glencairn, Alexander Cunningham, Nasmyth... En fait, presque tous ses amis étaient francs-maçons. A mon avis, la raison en est évidente. L'idéal de liberté, d'égalité, de solidarité, de fraternité universelle de la Franc-Maçonnerie écossaise de l'époque correspondait parfaitement à ses propres aspirations. Il aimait aussi l'atmosphère conviviale et intellectuellement stimulante de ces réunions « entre hommes », aussi bien au *Bachelors' Club*, que dans les loges maçonniques dont il fut membre. Toute son œuvre est imprégnée de cet idéal maçonnique. Je citerai simplement deux poèmes très connus :

**For a 'that and a' that
et Masonic Song**

Dans le premier poème il clame la dignité de l'homme honnête quel que soit son rang et il conclut son poème ainsi :

*It's coming yet for a' that
Le jour arrivera malgré tout
That man to man for a' that
Où tous les hommes sur terre
Shall brithers be for a' that.
Malgré tout seront frères.*

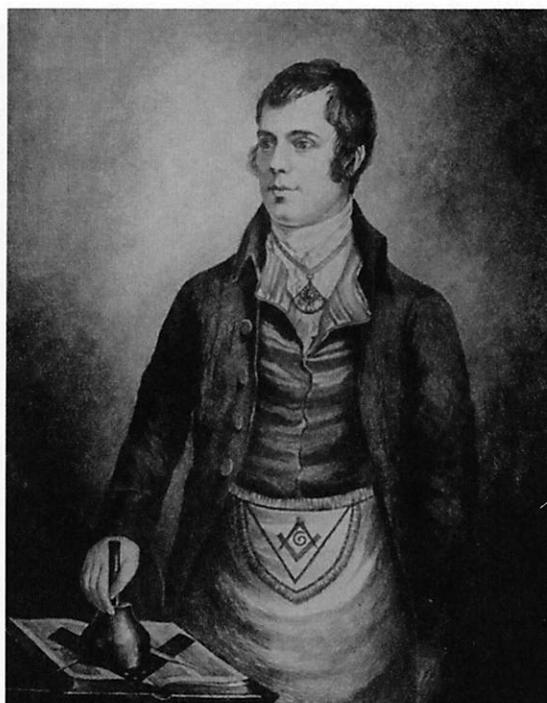
Et voici les deux derniers vers de son célèbre : Masonic Song

*May Secrecy round be the mystical bound
And brotherly Love be the centre.*

Que le Secret qui l'entoure en soit le cercle mystique
Et que l'Amour fraternel en soit le centre.

Il fut invité dans de nombreuses loges mais c'est dans la Grande Loge d'Ecosse qu'il reçut, sans aucun doute, le plus bel hommage lorsque le Grand Maître porta un toast à :

**Caledonia, Caledonia's Bard,
Brother Burns. !**



*Portrait de Burns portant the Masonic Regalia -
les attributs de son grade*

Mais revenons à Lochlea en 1784. Cela fait 7 ans que la famille Burns exploite la ferme de Lochlea. Robert a 25 ans, il est *Depute Master* de la loge St James, écrit des poèmes, recueille, chez les anciens, ballades et chansons et participe activement aux travaux des champs. Son père meurt cette année-là, usé par le travail et les soucis. La famille quitte Lochlea. Robert et son frère Gilbert louent une ferme à Mossgiel, près de Mauchline.

A cette époque-là, la vie sentimentale de Burns devint très compliquée. Ses aventures éphémères se multipliaient, une petite fille illégitime était née. C'est alors qu'il rencontra Jean Armour, celle qui allait devenir sa femme. Le père de Jean, s'étant opposé au mariage de sa fille avec ce fermier-poète sans le sou, ils durent attendre 4 ans avant de se marier. Ils eurent beaucoup d'enfants : deux avant le mariage et sept après. Robert

avait sans aucun doute de l'affection pour sa femme mais ne fut pas un mari fidèle. Il eut six enfants illégitimes ! J'ai pris le parti de ne pas m'étendre sur la vie intensément sentimentale de Burns, car c'est ce dont on a le plus parlé dans les chaumières. Malgré ses problèmes de santé (il souffrait d'une endocardite), malgré le travail épuisant de la ferme, les aventures sentimentales, les participations aux débats dans les clubs, les engagements maçonniques, Burns continuait d'écrire. Les années 1785 et 1786 furent des années de grande créativité poétique. Ce furent les « années miracles ». Il était sûr de son talent et de son génie et désirait être publié et reconnu comme poète. Mais il fallait de l'argent pour cela. Il fit alors appel à ses frères maçons. Ces derniers ouvrirent une souscription et, grâce à cette aide financière, parut le 31 juillet 1786 la première édition de ses poèmes : Poems, chiefly in the Scottish dialect, chez l'éditeur John Wilson. C'était la très célèbre *Kilmarnock Edition*

Le succès fut immédiat. On peut dire qu'il y a eu pour lui l'avant et l'après Kilmarnock. Robert Heron, son premier biographe, écrit « Jeunes et vieux, humbles et puissants, savants et ignorants, tous furent transportés, ravis pareillement. » C'était enfin la gloire et la reconnaissance de son génie poétique. Burns fut immédiatement reçu dans la haute société édimbourgeoise et adulé. Il était devenu une célébrité. Mais, il n'était pas dupe, il n'était pas à l'aise dans ces salons où il se sentait exhibé « *like a learned pig in the Grassmarket* » ! (comme un cochon savant au Grassmarket, ancien marché aux bestiaux d'Edimbourg)

Il lui restait dix ans à vivre. Après son mariage avec Jean Armour en 1788, il loua la ferme d'Ellisland près de Dumfries. Mais une fois de plus la terre se montra ingrate. Il arrivait à peine à nourrir sa famille. Grâce à l'appui de ses relations d'Edimbourg, il obtint un poste d'Exciseman, c'est-à-dire de fonctionnaire des douanes. Pendant quelque temps, il mena de front les deux occupations, toutes deux harassantes. Hélas, son état de santé empirait et en 1791 il quitta définitivement la ferme et s'installa avec sa famille à Dumfries où il mourut le 21 juillet 1796. On lui fit des funérailles grandioses. Quelques jours après, sa femme mit au monde leur 9^{ème} enfant. C'était un garçon. Robert Burns repose dans le cimetière de Dumfries qui, pour ses admirateurs, est devenu un lieu de pèlerinage.

Toute la vie de Robert Burns prouve son incroyable vitalité intellectuelle et physique en dépit de la maladie handicapante dont il était atteint et qui lui causait, depuis l'adolescence, des nausées, des migraines, des douleurs et aussi des états dépressifs suivis de périodes d'exaltation. A toutes les activités mentionnées, il faut ajouter son activité épistolaire. Toute sa vie Burns entretint une volumineuse correspondance avec ses amis. A l'époque, toutes les lettres étaient scellées d'un sceau de cire indiquant l'identité de l'expéditeur. Burns s'était d'abord contenté de deux sceaux tout simples, l'un représentant une silhouette tenant une harpe celtique et l'autre un cœur percé de deux flèches. En 1794, il perdit l'un d'eux. Alors, il en dessina un nouveau, très élaboré, en forme d'armoiries – il faut dire que

parmi les intérêts éclectiques de Burns figurait aussi *the gentle Art*, c'est-à-dire, l'héraldique. Loin de lui, toutefois, le désir d'imiter la noblesse « *I have not the most distant pretensions to what the Guardians of Escutcheons call a gentleman* » (Je n'ai pas la moindre prétention d'être ce que les Gardiens des Armoiries appellent gentilhomme) Burns, dans une lettre à Alexander Cunningham du 3 mars 1794, décrit avec précision le sceau qu'il a dessiné. (*voir p. 16*)

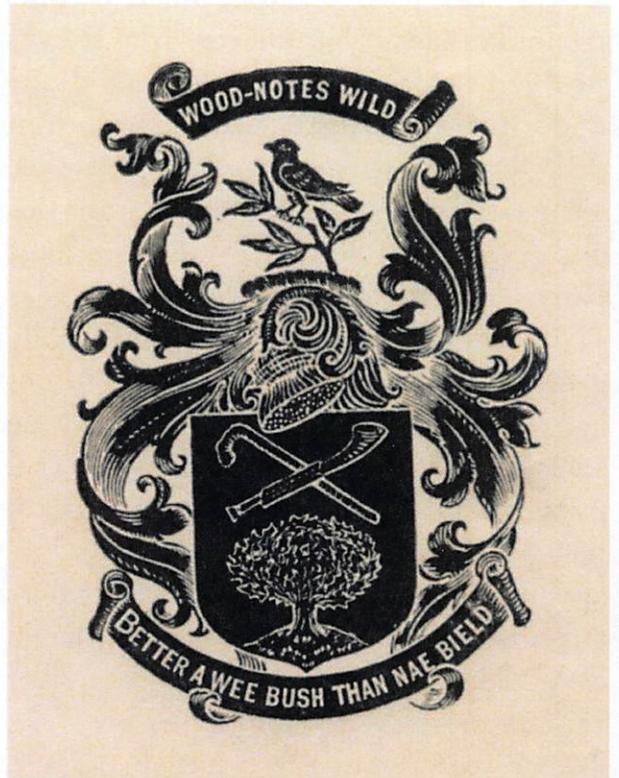
En dessinant ces armoiries, Burns tente de nous révéler ce qu'il était vraiment. Dans la partie inférieure des armoiries, il insiste sur son attachement profond à ses racines, à la vie rurale, simple et dure, qui était la sienne, alors que, dans la partie supérieure, son regard s'élève vers l'alouette dont le chant exprime les aspirations de son âme, les joies et les souffrances qu'il éprouvait si intensément, le duel éternel des racines et des ailes. Ce sceau est émouvant car c'est en quelque sorte une confession de sa dualité : Il était à la fois paysan et poète, et là étaient ses **Lettres de noblesse**.



L'alouette Lulu

Il lui restait deux ans à vivre. Hélas, ce sceau, il n'a pas pu s'en servir car il mourut avant que sa gravure ne

fût réalisée. Toutefois il fut dûment enregistré par la suite et est exposé dans une vitrine au Burns Museum à Alloway, ultime et émouvante confidence du poète.



Le sceau

En faisant cette tentative d'interprétation du sceau de Burns, la place privilégiée réservée à l'alouette lulu m'a incitée à étudier la place des oiseaux dans son œuvre et j'ai constaté qu'elle était très importante. Les oiseaux y sont mentionnés 128 fois. Parfois le poète utilise simplement le mot *bird* ou *birdie*, ou bien il emploie des métaphores, par exemple, *feathered people* (petit peuple à plumes), *woodland choir* (chœur des bois), *aery concert* (concert céleste), *wild echoes* (échos de la nature sauvage)... mais il les nomme le plus souvent par leur nom écossais ou anglais : *laverock* ou *lark* (l'alouette), *mavis* ou *thrush* (la grive). En fait, 34 espèces sont citées dans ses poèmes. C'est beaucoup. Il est évident qu'il avait une passion pour les oiseaux et qu'il

les connaissait bien. Mais ce n'était pas en *birdwatcher* (en ornithologue), mais en musicien. Il n'observait pas les oiseaux, il les écoutait. Leurs chants l'accompagnaient du matin jusqu'au soir lorsqu'il travaillait en plaine. Certains oiseaux sont mentionnés plus souvent que d'autres. L'alouette lulu est en tête, bien sûr, elle est mentionnée 15 fois, puis viennent la grive musicienne et la linotte alors que le pauvre robin, le rouge-gorge n'apparaît que 3 fois. Quant au courlis, il n'est cité qu'une seule fois, ce qui est surprenant étant donné l'exquise douceur de son chant.

Burns a décrit avec beaucoup de tendresse et d'humour les petites choses de la nature. Il a dédié un poème à un pou, une timide souris, une pâquerette mais le seul oiseau à qui il a consacré tout un poème, c'est l'alouette lulu. Le premier vers tient lieu de titre :

O, stay, sweet warbling woodlark
Oh, reste douce et mélodieuse alouette lulu

Dans le chant de l'oiseau, le poète perçoit une très grande peine et supplie l'oiseau de se taire car cela lui fait très mal. Voici la traduction de la dernière strophe :

*Dis-moi, ton petit compagnon a-t-il été cruel
Ignorant ton chant, tel le vent infidèle ?
Oh, seule l'union de l'amour et de la souffrance
Peut susciter ces notes déchirantes
Tu exprimes une peine infinie,
Un insupportable chagrin, un sombre
désespoir.
Par pitié, doux oiseau, cesse de chanter
Sinon mon pauvre cœur va se briser*

J'ai choisi cet émouvant poème pour conclure car il révèle l'intensité des émotions du poète. Cette petite alouette était l'écho parfait de ses propres états d'âme, de ses joies intenses et de ses intenses souffrances. Les chants d'oiseaux, comme les mélodies de son enfance, furent la source vive de son expression poétique. Il a lui-même confié que lorsqu'il écrivait, il entendait toujours une mélodie. Un critique, James Barke, a écrit que Robert Burns fut aussi grand musicien qu'il fut grand poète. C'est aller un peu loin, peut-être, mais ce qui est certain, c'est que pour Burns les mélodies et les mots étaient indissociables.

Burns fut un homme du Siècle des Lumières, mais il fut avant tout un très grand poète. En dépit de toutes ses contradictions, et peut-être grâce à elles, il a laissé une œuvre de portée universelle qui touche toujours le cœur et l'esprit des grands et des humbles de ce monde, bien au-delà de son Ecosse natale, dont il fut et reste *The Bard*.

Ginette Dalleré *

* Larges extraits d'une conférence à deux voix donnée au collège des Ecosseis, le 9 décembre. La seconde partie, dont George Mutch était chargé, paraîtra dans le bulletin suivant.

L'ASSOCIATION FRANCO-ÉCOSSAISE EN L'AN 2016

COMITÉ DE PATRONAGE

Président :
Jean GUÉGUINOU, GVCO, Ambassadeur de France
Frédérique CHAUVENET, Présidente de l'Association
Thouars-Marguerite d'Ecosse
Philippe CONTAMINE, Membre de l'Institut,
Professeur émérite à l'Université de Paris IV
Pierre DE BAECKER, Vice-Président honoraire
Alain HESPEL, Président de la Fondation Catholique
Écossaise

COMITÉ DIRECTEUR

Président : Jacques LERUEZ, CBE
Vice-Présidents : Michel DUCHEIN, OBE
Jean-Claude MARTIN
Secrétaire générale : Catherine VALASTER
Secrétaire générale adjointe : Anne-Marie JOSSE-AUZELLE
Trésorier : Julien VALÉE

MEMBRES DU COMITÉ

Ginette DALLERÉ - Lydie DELALANDE - Thomas
DRELON - Gérard HOCMARD, OBE - Thierry
RECHNIEWSKI - Henri SUHAMY.

CE NUMÉRO A ÉTÉ RELU ET MIS AU POINT AVEC L'AIDE DE GINETTE DALLERÉ

LE SCEAU DESSINÉ PAR BURNS

Sur champ d'azur, à la base un buisson de houx surmonté d'une houlette de berger et d'une flûte en sautoir, en haut une alouette lulu perchée sur un rameau de laurier. Au-dessus des armoiries, ces mots : *woodnotes wild* et au-dessous, à la place habituelle de la devise « *Better a wee bush than nae bield* » et il ajoute « *par shepherd's crook and pipe*, je ne parle pas de ces ridicules objets que peignent les peintres de l'Arcadie mais de ceux que l'on trouve sur la couverture du *Gentle Shepherd* d'Allan Ramsay publié par David Allen ». En étudiant les meubles de ces armoiries, nous allons en découvrir la valeur hautement symbolique et le message que Burns veut faire passer. Comme tout franc-maçon, il attachait de l'importance aux symboles. « Tout en bas, on voit un buisson de houx. Le choix de Burns n'est pas anodin. Le houx est l'arbre du solstice d'hiver, il résiste au froid et exprime la vitalité de la nature. Les Celtes croyaient qu'il éloignait la foudre et les maléfices et le plantaient près des maisons pour les protéger. Cela explique pourquoi, sous le houx, à la place de la devise, on peut lire *Better a wee bush than nae bield* (mieux vaut un petit buisson que point d'abri), référence à son enfance dans la petite chaumière d'Alloway.

Dans l'écusson, au-dessus du houx, on trouve les symboles de la vie pastorale, disposés en sautoir : la houlette et la flûte champêtre du berger, mais que voit-on, en fait ? Un grossier bâton de berger et un curieux instrument de musique. C'est un *stock and horn*, instrument primitif, en général formé d'un tibia de vache ou de cerf sur lequel s'emboîtait une corne. C'était l'instrument traditionnel des bergers écossais du passé, tel qu'il est représenté sur la couverture du *Gentle Shepherd* d'Allan Ramsay, que l'on surnommait le Théocrite écossais. Par ce choix, Burns rend hommage à Allan Ramsay qu'il admirait beaucoup et veut faire comprendre que la vie rurale, sa vie, était fort différente des représentations idéalisées des bergers d'Arcadie. Enfin, tout en haut, à la place d'honneur, un oiseau chante perché sur un rameau de laurier. C'est une alouette, mais pas n'importe quelle alouette. Ce n'est pas a skylark, la gentille alouette des champs, c'est a *woodlark*, une alouette lulu, la *lullula arborea*, l'oiseau préféré de Burns. On dit que son chant est plus riche et plus mélodieux que celui du rossignol. Ses trilles passent de la tonalité majeure à la tonalité mineure. Elle chante le jour et parfois la nuit, perchée au sommet d'un arbre. Ici, cette douce musicienne est perchée sur une branche de laurier. Le laurier, symbole de triomphe, se trouve souvent représenté sur les bijoux et les décorations de la Franc-Maçonnerie écossaise. Il exprime ici la gloire qu'il avait enfin atteinte, la gloire du poète.

Enfin, tout en haut, au-dessus de l'alouette lulu, comme une auréole, ces deux mots : deux mots tout simples *woodnotes wild*, mais si difficiles à traduire, ces chants des oiseaux de la forêt, référence littéraire à l'*Allegro* de Milton, long poème bucolique que Burns appréciait particulièrement :

Sweetest Shakespeare, Fancy's Child Le suave Shakespeare, fils de Fantaisie

Warble his native woodnotes wild Fredonne de sa forêt natale les joyeux gazouillis

Burns avait une profonde admiration pour Shakespeare. Il aimait la musicalité de la langue, la fantaisie, le génie de ce frère poète dont il se sentait très proche, ce qui explique, peut-être, la remarque de Lord Liverpool sur les poèmes de Burns « Je ne vois pas de vers depuis Shakespeare qui aient autant l'air de sortir de la nature »

POUR ADHÉRER A NOTRE ASSOCIATION

Membre actif	(à partir de) 45 €	Association ou Jumelage	(à partir de) 80 €
Couple	(à partir de) 60 €	Membre Bienfaiteur	(à partir de) 80 €
Etudiant ou membre associé (envoi du Bulletin seul)	(à partir de) 20 €		

La cotisation, valable pour l'année civile en cours, inclut l'abonnement au Bulletin (reçu fiscal sur demande)

Elle sera adressée au Trésorier de l'Association :

M. Julien VALÉE - 14 quater, rue Charles Rhône - 78100 ST-GERMAIN-EN-LAYE

ASSOCIATION FRANCO-ÉCOSSAISE
Ancien Collège des Écossais
65, rue du Cardinal Lemoine - 75005 PARIS
<http://www.franco-ecossaise.asso.fr>

par chèque, à l'ordre de
l'Association Franco-Écossaise

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION :
JACQUES LERUEZ